

Boutades

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **34 (1896)**

Heft 5

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-195403>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

rès contrè cliào pourrès dzeins, c'est dè la dieuséri. On l'ao gràvè d'ètrè maitrès tsi leu, que cein n'est pas justo. Assebin que lè z'Anglais pè lè z'Indès et quasu pertot, lè Français pè lo Tonquien et pè Madacaca, lè z'Etaliens pè vai la mer Rodze, lè z'Espagnolets pè lè z'Amèriques et ti lè z'autro que vont imbètà lè dzeins per tsi leu quand cein ne lè vouatiè pas, que ti cliào gaillà reçaïdiont onna bouna dèdzalàie et que sèyont d'oèzi dè sè reinfatà tsi leu coumeint 'na ratta dein son perte, vouaïque cein que l'ao corzo dè bon tieu.

Conte bourguignon.

Un évêque avait à pourvoir une cure. Les concurrents étaient trois : mérite réel, droits égaux.

L'évêque, ami de la justice, était dans un grand embarras : il ne savait à qui donner la pomme.... je veux dire la cure. Pourtant, son indécision ne pouvait priver le troupeau de berger !

A tout hasard, il convia à dîner les trois abbés. Les idées viennent à table, se dit-il, et peut-être surgira-t-il un fait capable de fixer mon choix.

Au jour dit arrivèrent les convives. Le premier, long et maigre, face blême, homme à oraisons ; le deuxième, petit, coquet, frisé, musqué, un élégant de sacristie ; l'autre, truculent, au ventre rebondi, au nez purpurin, flairant plutôt *bourgeois* qu'*oremus*.

Si la chère était bonne?... on le sait, du reste :

Table d'évêque vaut bien table de moine.

Tous prirent place, douillettement assis dans de moelleux fauteuils, faisant face à une respectable artillerie de verres de formes et de dimensions diverses, laissant prévoir que l'action serait chaude. Les yeux s'allumèrent, les narines s'ouvrirent, les estomacs éprouvèrent certaines titillations bien connues des gourmets. Mais un voile de tristesse restait sur les visages. Chacun des candidats sentait son concurrent, les mines étaient longues.

L'évêque, bon vivant, vieillard aimable, n'aimait guère les mines soucieuses, surtout à table.

Pour faire naître la gaieté, il eut une inspiration céleste, chose naturelle chez un homme d'église.

Voulant résoudre sur-le-champ la question, il prit un œuf mollet (il y en avait sur la table) et tint à ses convives le langage suivant :

— Mes fils, choisir parmi vous étant fort difficile, je suis décidé à faire curé celui qui, sur cet œuf, trouvera le plus beau mot latin. A vous, mon fils, dit-il au plus maigre des trois.

Celui-ci se recueillit un instant, puis brisant la coquille du dos de son couteau, il dit : *Cassatus*.

L'évêque eut un sourire approbatif.

Le deuxième reçut l'œuf des mains de son confrère, leva les yeux au ciel, prit quelques grains de sel et soupira : *Sallissatus*.

Le prélat devint indécis.

— A moi, dit le troisième tout prêt à la riposte, et dans sa large bouche, l'œuf entier disparut, tandis qu'il clamait : *Gobatus*.

L'évêque, émerveillé, applaudit des deux mains et, séance tenante, nomma curé celui qui venait de si bien gober l'œuf préparé par ses concurrents.

L.-A. GRELÉ.

Prendre une paille. — C'est de Londres, suppose Montécourt, que nous vient l'expression « prendre une paille, » laquelle, en langage populaire, signifie s'enivrer.

Au dix-septième siècle, en effet, l'ivrognerie était si répandue à Londres que ses habitants avouaient sans honte ce vice au grand jour.

Hommes, femmes et enfants se grisaient en commun, et les aubergistes — ce détail est singulièrement significatif — écrivaient sur leurs portes :

« Ivre, un penny ; ivre-mort, deux pence ; la « paille » est gratuite. »

Or, cette « paille » ou « pailasse » était le lit sommaire que le débitant mettait à la disposition des ivrognes incapables de regagner leur logis.

« Prendre une paille, » c'était donc s'enivrer à ne plus pouvoir marcher.

Costume académique. — Voici, avec les prix en regard, la liste des effets d'habillement, de grand et de petit équipement et des armes, que doit acquérir un membre de l'Académie française, à son incorporation sous la coupole :

Habit avec broderie....	Fr. 500
Gilet de drap blanc....	» 25
Pantalon à bandes.....	» 70
Chapeau à plumes.....	» 55
Boîte à chapeau.....	» 4
Epée.....	» 35
Porte-épée.....	» 5

C'est donc au total Fr. 694

Journal de l'Exposition nationale suisse. — Le N° du 15 janvier contient : A l'Exposition de Genève : Le jardin alpin, le pavillon de la presse, au Palais des beaux-arts, L'Ecole polytechnique fédérale, L'horlogerie en Suisse, Uno Sguardo generale all'Esposizione. La grande cheminée du Palais fédéral. Un bronze à cire perdue. Au pays de Tell, par A. Meylan. — Tous ces articles, d'une lecture on ne peut plus intéressante, sont illustrés de gracieuses vignettes, ou de grandes planches, d'un travail très soigné.

Boutades.

M^{me} L... tient absolument à unir un jeune homme et une jeune fille, tous deux doués d'un fort mauvais caractère.

— Mais vous préparez là, fait remarquer quelqu'un, un ménage exécrable, mal assorti.

— C'est possible, dit la dame, mais ça n'en fera qu'un, tandis que, si ces jeunes gens se mariaient chacun de leur côté, ça en ferait deux.

Un mot de Victor Hugo :

L'auteur de *Notre-Dame de Paris* était en omnibus, lorsqu'une ravissante jeune femme pénétra dans la voiture ; elle se dirige vers une stalle vide, mais un arrêt brusque des chevaux la fait tomber assise sur le poète.

La jeune femme, toute confuse, murmure :

— Je vous demande pardon, monsieur.

— Et moi, répond Victor Hugo, je vous remercie...

Maman, dit bébé, v'là qu'il pleut, ouvre donc ton pépin !

— Monsieur bébé, je vous défends d'employer des mots d'argot ; on dit « parapluie ».

— Bien, m'man.

On rentre à la maison, papa fait réciter sa leçon à bébé.

— Quel fut le père de Charlemagne ?

Et bébé :

— Parapluie-le-bref, papa !

La foule s'amasse devant une maison d'où l'on ne voit pas sortir la moindre fumée, mais que, néanmoins, trois pompes à vapeur inondent.

L'un des curieux à Calino :

— Où est donc le feu ? On ne voit rien.

— Ma foi ! monsieur, c'est peut-être qu'il ne peut pas prendre !

Un jour le général comte de Girardin, qui

louchait d'une manière déplorable, arrive aux Tuileries, trouve le grand chambellan dans une embrasure de fenêtre : « Eh bien, mon prince, lui demande-t-il en s'approchant familièrement, comment vont les affaires ? »

— Ma foi, général, comme vous voyez, de travers.

Un honorable docteur envoie un de ses commis porter une boîte de pilules à un malade et une caisse contenant six lapins vivants à un de ses amis.

Malheureusement, le commis se trompe et remet la caisse au malade et les pilules à l'ami.

Stupéfaction du patient lorsque, avec les lapins, il reçoit la prescription suivante :

« En avaler deux toutes les demi-heures. »

On parle d'un de ces « tapeurs » du boulevard, qui ont le génie de l'emprunt et se feraient prêter de l'argent par Harpagon.

— Il est impossible de lui refuser de l'argent, dit une de ses victimes ; il demande avec tant d'esprit.

— De l'esprit à l'emporte-pièces !

On raconte cette piquante anecdote sur le peintre parisien Descamps, chez lequel le petit Caïn, apprenti menuisier, reçut ses premières leçons de dessin.

Un jour, Descamps devait dîner en ville. Au moment de sortir, il s'aperçoit que son pantalon avait besoin du secours d'une main diligente. Il le quitta et, par le petit Caïn, l'envoya chez la concierge. Il resta en caleçon, enveloppé dans sa robe de chambre. La réparation demandait quelques minutes ; le gamin était remonté, trouvant le maître qui abrégait les lenteurs de l'attente en lui corrigeant son dessin. Soudain, on frappe. Qui vient là ? Le visiteur se nomme. Ciel ! C'est le duc d'Orléans ! (grand-père du prince qui porte actuellement ce titre).

— Mais, monseigneur, lui crie Descamps, je ne peux pas vous ouvrir. Je n'ai pas de pantalon.

— Je le sais bien, répond le duc d'Orléans, puisque je vous le rapporte !

Et, en effet, le plus populaire des princes entre en riant, tenant à la main l'inexpressible dûment restauré. Le duc avait demandé à la concierge si l'artiste était chez lui. « Parfaitement, avait répondu cette femme d'un esprit peu compliqué, et, puisque vous montez chez M. Descamps, tenez, mon jeune monsieur, vous serez bien aimable de lui monter aussi sa culotte. »

Le prince avait accepté de bonne grâce, et fidèlement s'acquittait de sa mission pour la confusion de l'artiste qui criait au gamin : « Tu vois ce qui arrive par ta négligence ! »

THÉÂTRE. — De l'avis de tous, la représentation de jeudi compta au nombre des mieux réussies, des plus brillantes de la saison. La pièce de Pailleron, les *Cabotins*, si habilement mouvementée, et dont les satiriques observations, les allusions piquantes, captivent vivement le spectateur, a été interprétée d'une manière irréprochable par notre Compagnie dramatique, dont l'éloge n'est plus à faire. Espérons que cet attrayant spectacle nous sera donné à nouveau.

On annonce pour demain la **Closerie des Genets**, drame en sept actes, par F. Soulié, joué pour la première fois à l'Ambigu comique, en 1846.

« F. Soulié, nous dit une critique très qualifiée, n'a jamais si complètement réussi à la scène, jamais » il n'a dépensé tant d'imagination, de grâce, d'esprit, de vigueur et surtout de cœur que dans ce drame. »

La représentation de demain sera donc une vraie fête dramatique. C'est assez dire qu'il y aura foule.

L. MONNET.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.